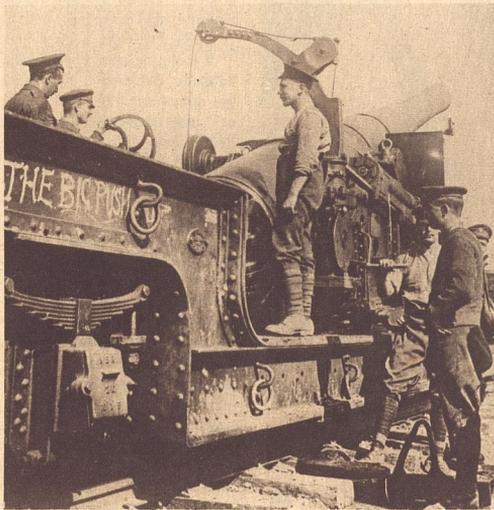


COURRIER DU CENTRE

ABONNEMENTS
 France, Algérie et Tunisie 3 50
 Étranger (Union postale) 5 fr.

MAGAZINE
 Hebdomadaire

ADMINISTRATION
 PUBLICATIONS & ILLUSTRATIONS
 LIMOGES, 12, rue Turgot



Sur la Somme. — L'artillerie lourde des Anglais, en action.



Sur le front russe. — Le Tzar et le Tzarewitch visitent les troupes.



Mgr. Lobbedey

évêque d'Arras qui vient d'être décoré de la croix de la Légion d'Honneur pour récompense de sa vaillante conduite pendant l'occupation d'Arras par les Allemands.

Conseils à un Poilu permissionnaire

Dans un secteur que je connais, lorsqu'un de nos défenseurs voit arriver son tour de partir en permission, il passe invariablement devant un conseil d'anciens. Le plus facétieux de ses camarades prend alors la parole et lui répète ces préceptes, qu'il modifie selon les circonstances :

— « Heureux poilu, tu vas quitter la tranchée pour six jours ; tu vas revoir, toi le troglodyte habitué aux cavernes souterraines et boueuses des habitations ordinaires que hantent des femmes, des vieillards et des enfants.

Souviens-toi que l'on pénètre dans ces habitations par une baie qui descend jusqu'au sol ou jusqu'au palier d'un perron et qu'on appelle « la porte ».

Les autres baies, pourvues de vitres, sont destinées à laisser pénétrer la lumière à l'intérieur de la maison ; inutile d'entrer dans cet intérieur, où t'attendent tes parents et des amis, par escalade ou en enfonçant la porte : ce sont là des manières qu'il faut abandonner.

Dans un coin de la pièce où l'on fera cercle autour de toi, tu trouveras un bon feu ; ne demande pas à quoi

cela sert : fais sécher tes vêtements s'ils sont mouillés, réchauffe-toi si tu as froid, mais, surtout, n'alimente pas ce feu avec les meubles.

Prends un bain et change de linge avant de te présenter dans le monde ; n'attends pas, comme ici, qu'il pleuve pour prendre une douche.

Lave tes mains au moins une fois par jour ; cette recommandation va te paraître excessive, mais je t'assure que cela se fait ; toi-même tu l'as fait autrefois et tu ne t'en portais pas plus mal.

Si tu veux emporter d'ici un souvenir pour tes enfants, choisis de préférence des bombes, des pruneaux, des grenades ; pour ta femme, si elle est bonne ménagère : emporte des marmites ; pour ta belle-mère : choisis de préférence des gaz asphyxiants.

A table, ne mange pas avec tes doigts ; c'est là une habitude déplorable qu'il faudra perdre. Ici, tu prends fort délicatement ton morceau de « singe » entre le pouce et l'index, tu fais même des manières en le déchirant à belles dents, eh bien ! je t'assure qu'à l'arrière du front ça ne se fait pas. Sers-toi d'un objet appelé fourchette pour prendre la nourriture si elle est solide ; d'un autre objet appelé, cuiller si cette nourriture est liquide. Si tu te trouves embarrassé de ces ustensiles, regarde autour de toi, observe, et imite les personnes que tu verras s'en servir ; tu es assez intelligent pour pouvoir faire comme eux et l'on te pardonnera avec beaucoup de charité, si tu ne te montres plus très habile à jouer de ces instruments.

A table, comme en tout autre lieu où tu te trouveras en compagnie de personnes étrangères ou de parents et d'amis : ne te gratte jamais ; supporte héroïquement toutes les démanagements qui pourraient résister au vigoureux coup de peigne, au bain et au changement de linge conseillé.

Ne t'amuse pas, comme tu le fais ici, à capturer dans ta chevelure giboyeuse un des parasites qui y abondent et à l'écraser de l'ongle sur la table en disant : « Encore un dont les boches affamés ne feront pas une gibelotte. » Dans le monde, tu m'entends, *cela ne se fait pas*.

Inutile de t'enseigner l'usage du mouchoir ; il n'est pas, j'en conviens, très propre de mettre en conserve, dans sa poche, ce que tu envoies à distance ici, avec le mouchoir primitif de notre vieux grand-père Adam, mais fais comme tout le monde ; ne cherche pas à te distinguer par des manières que les esprits puritains et les collets-montés pourraient trouver vulgaires.

Le soir venu, ne va pas te coucher dans les fossés du bord de la route en prétendant que tu ne peux plus dormir ailleurs que dans la boue ; ne te couche pas non plus sous le lit de la chambre à coucher : c'est dans le lit que l'on se fourre pour dormir, tant pis si tu y es gêné.

Pendant la nuit, si ta femme te donne un baiser sur l'oreille ou sur le bout du nez, ne l'assomme pas d'un coup de poing en te figurant que tu as affaire à un rat des tranchées.

Souviens-toi de ces conseils ; redonne du courage aux civils si tu vois qu'ils commencent à flancher ; ne perds pas le tien dans la mollesse d'une vie trop agréable ; reviens comme tu pars, « très crâne » ; méfie-toi et surtout *tais-toi*, non pas parce que des oreilles ennemies pourraient t'entendre : tu es de taille à les couper, ces oreilles, mais surtout parce que si tu disais là-bas ce que nous avons fait et ce que nous faisons ici, chaque jour, on croirait que tu veux te vanter. »

MONTENAILLES.



La mission intellectuelle espagnole en France.

De gauche à droite : MM. *Picon*, secrétaire perpétuel de l'Académie espagnole; *Menender Pidal*, professeur à l'Université de Madrid de l'Académie espagnole et de celle de l'Histoire; *Azana*, secrétaire général de l'Ateneo de Madrid; *Gomez Ocana*, sénateur à vie, professeur à l'Université de l'Académie; *Bilbao* (debout), peintre, Directeur de l'Ecole des Beaux-Arts; *Blay*, sculpteur, de l'Académie des Beaux-Arts; *De Buen*, professeur à l'Université de Madrid.



La Victoire de Verdun.

Le général Joffre, accompagné du général Nivelle, dans une tournée d'inspection, traverse un village au nord de Verdun. Le général Nivelle, on le sait, commande le groupe d'armées qui vient de remporter la brillante victoire de Douaumont.



Une des carrières de Champagne, dans lesquelles les Boches se sont fortifiés. Au prix de quel courage
lourde aidant, tout cela tombera comme un château de cartes; quand



et de quelle vaillance farouche nos braves poilus les délogeront-ils ? Patience et espoir, l'artillerie
nous aurons assez de canons — des gros — et des munitions !

LEUR SANG-FROID

○○○

- Mademoiselle... les Prussiens arrivent !
- Ah !
- Il faut se sauver, mademoiselle !
- Ils vont nous tuer !
- Pourquoi ?
- Sauvez-vous petit.
- Et vous ?
- Je reste ici.

Et la jeune téléphoniste montrait du doigt ses appareils au jeune porteur de dépêches tout blême.

Dans un bureau voisin, on entendait la receveuse des postes parlementer avec ses facteurs.

La consternation, l'anxiété bouleversaient tous les visages et chacun s'abordait en disant :

— Les voilà !

C'était vrai. « Ils » arrivaient dans la petite ville si gaie, si riante sous le chaud soleil d'août. Des rayons dansaient sur les vitres, se posaient sur les cartons poudreux, sur les affiches jaunies. Des mouches voletaient. Dans le jardin, des fleurs, des fruits témoignaient du bel été. Les choses se présentaient insouciantes, en liberté, dans la nature lumineuse.

Et, elle, se montrait sans frémissement, sans percevoir le galop lourd de l'ennemi sur ces splendeurs qui achevaient de mûrir.

La téléphoniste rentra dans sa cabine.

Elle s'assit, rêveuse, devant l'appareil et attendit. Ses paupières battirent un peu ; ce n'était pas de la peur, mais un peu d'énervement causé par ces événements imprévus.

Machinalement, elle arrangea ses beaux cheveux blonds en pensant à cette guerre éclatée si subitement.

Elle entendit une voix qui haletait :

— Madame... ils sont là !

Alors, posément, elle téléphona à la grande ville, proche d'une demi-heure.

— L'ennemi est entré dans notre bourg...



Sur le front de bataille

Deux victimes de la guerre : un omnibus et un coupé.



Une pièce de 120 court en action sur le front de la Somme.

Puis, de nouveau, en possession de tout son calme, elle se tint prête. La receveuse, une vèvue qui avait deux fils qui se battaient vint lui crier :

— Mademoiselle... je vais enlever le télégraphe... enlevez le téléphone.

— Pas encore, répondit l'enfant courageuse.

La receveuse s'exclama :

— C'est insensé ! c'est insensé !

Elle s'enfuit, affolée, et la téléphoniste l'entendit donner des ordres précipités.

La jeune fille, les bras croisés, écouta les rumeurs du dehors. Des voix, des pas, des courses, des claquements de portes et de fenêtres, des murmures sourds, jaillissaient parmi de la belle lumière.

Des enfants, sans savoir pourquoi, pleuraient et des femmes les faisaient taire.

Et, tout à coup, ces bruits divers disparurent sous un bruit unique et étrange : un roulement lointain qui se rapprochait de seconde en seconde. Il semblait que ce fut un torrent qui dévalait la colline.

La téléphoniste comprit.

Elle pencha la tête et concentra toute son attention.

Des coups de fusil éclatèrent. Des cris fusèrent. Le bureau fut envahi. La receveuse discuta. Une détonation sèche arrêta ses paroles. Un râle...

La jeune employée téléphona :

« Ils viennent de fusiller la receveuse ».

Et, silencieusement, le cœur dans l'angoisse, elle attendit son sort.

La horde passa. Un hasard providentiel l'avait sauvée. De dix minutes en dix minutes, elle renseigna la ville voisine.

Au bout d'une heure, elle dit :

« Ils bombardent le bourg ».

Un quart d'heure après :

« Un obus est tombé dans le bureau ».

Ensuite :

« Un obus a éclaté près de ma cabine... Je... suis... blessée... »

Et le silence fut.

MARTHE FIEL.



La vie militaire en Macédoine.
Nos mitrailleurs en première ligne, pendant une accalmie,
invitent le perruquier à procéder à leur toilette.

LES CHAMPS DE MORT

A mon cousin P. Contassot,
aspirant d'artillerie.

Les têtes sont nombreux sur les champs de bataille,
Et nombreux les héros sous les grands tumulus
Tombés, frères de ceux de Valmy, de Fleurus,
Au vent des Libertés qui grandissaient leur taille.

Les Champs de Mort pour nous sont des champs d'Espé-
Et la source sacrée où puise notre amour; [rance
Les morts ont dédié, sublimes, pour toujours,
Leur impalpable cendre à l'immortelle France.

Un souffle héroïsa leur superbe envolée;
La pourpre les bénit jusque dans leur sommeil:
C'est le sang du martyr qui ruissela, vermeil,
Par qui le monde vit sa foi renouvelée.

L'Espérance renaît sur les tombes récentes;
La terre qui saignait de vos coups, — ô Germains, —
Ajoute sa ferveur aux nouveaux divins...
La nature a pansé ses blessures béantes...

Les Champs de Mort, aussi, sont des champs de labour
Dont les sillons ont fait, âme dans la matière!
De l'amalgame saint, du sang avec la terre,
La liberté renaît avec l'éclat du jour...

Et ces champs de labour offrent à l'avenir
Le fruit sanctifié de leurs rouges semilles;
La semence a germé dans les grandes batailles
Et c'est la douce Paix qui nous les fait bénir!

O Champs de Mort! Champs d'Espérance et de Labour!
Rayonnez dans les cœurs, car bientôt dans la Gloire,
Sur vous se lèvera cette aurore du jour
Où le Monde ébloui saluera la Victoire!

Jean VILLETTE,
Le Creusot.

PATERNITÉ

Encor tout équipé, le casque sur la tête,
L'heureux père soldat pénètre en son logis,
Avec empressement, car son cœur est en fête,
Il vient voir la maman, le trésor : son petit.

Sa femme l'attendait, fiévreuse d'impatience,
« Pourra-t-il voir son p'tiot », se disait-elle, bas,
« Lui qui depuis deux ans se bat pour notre France!
Il peut être tué avant d'être papa ».

Mais le papa est là, près d'elle, souriant,
Qui regarde l'enfant dans son lit, frais et rose,
Le couvre de baisers, le serre tendrement,
Il est père et soldat, oh ! l'admirable chose !

Gérard du COTEAU.

AUX VICTOIRES

Virgées ! quand flotteront vos blanches alicules
Dans le clair flambioient des rouges crépuscules
Où vos fronts constellés jetteront des clartés
Et que vous rendrez les fils de nos fiertés;
Quand ils arriveront devant l'Arc de l'Etoile,
Paris en frémera, telle une frêle toile,
Car le vent de la gloire envahira les cieux
Comme si tout l'azur s'entr'ouvrait pour les dieux !
Vous les précéderez, ô vous les Immortelles !
Ces radieux vainqueurs des villes éternelles
Que vous aurez conduit par tant de noirs chemins,
Et vous leur donnerez sublimement vos mains.
Alors on entendra, sombre et victorieuse,
La marche des Héros sur la voie glorieuse,
Dans le couchant vermeil, émouvant et nacré;
Et la France entrera dans le Temple Sacré !
Là pour la couronne de palmes et de roses
Vos ailes planeront, blanches apothéoses,
Parmi les verts lauriers et les drapeaux flottants,
Dans l'ivresse et l'orgueil des gestes et des chants.
Mais les veuves en pleurs, les mères douloureuses
Verront, pâles d'amour et d'horreur, ô Tueuses !
Empourprant le parvis de marbre éblouissant,
A vos sandales d'or des semelles de sang !

Albert TUSTES,
Lauréat de l'Académie française.

Septembre 1916.



Les Boys-Scouts australiens
après une manœuvre militaire, acclament les instructeurs aux cris de « Vive la France ! »



Troupes australiennes
quittant Sydney pour être dirigées en Europe.